

l'avait payée très cher, en grosses liasses de billets de mille francs, mais qu'importe !

Nous pouvons penser que c'était dans son amour-propre agréablement flatté qu'il puisait sa verve étourdissante.

Cependant, quand dix heures sonnèrent, Flora lui dit en se levant :

—Comte, l'heure qui vient de sonner est celle où vous devez me quitter.

Il parut étonné, puis d'une voix émue et avec une tendresse passionnée :

—Est-ce que vous ne me gardez pas plus longtemps ? fit-il.

Elle le regarda d'une façon étrange qui le fit tressaillir et baisser les yeux.

—De grâce, monsieur le comte, dit-elle, n'oubliez pas nos conventions.

—Mais je vous aime, Flora, je vous aime !

—Eh bien ?

Elle ajouta en lui tendant la main :

—Demain, comte, s'il vous est agréable de me faire une visite, vous me trouverez à deux heures.

Presque chaque jour la même scène se répétait.

Alors, comme pour se punir d'avoir été audacieux, Maxime demandait avec insistance à Flora d'exprimer un désir qu'il serait heureux de satisfaire.

La jeune femme ne savait guère ce qu'elle avait à désirer, mais le comte faisait naître le désir. Elle parlait d'un bijou ou de tel ou tel autre objet qu'elle avait vu et qu'il lui serait agréable de posséder.

Le soir même ou le lendemain Flora trouvait la chose désirée sur le guéridon de sa chambre à coucher.

Elle avait, d'ailleurs, sans avoir besoin d'être stimulée, des caprices qui coûtaient cher à Maxime.

Un jour, elle dit au comte que ses chevaux ne lui plaisaient plus ; ils étaient bais et elle voulait des alezans. Le lendemain les deux chevaux bais furent vendus avec une perte de moitié sur leur prix d'achat et remplacés par deux chevaux alezans achetés deux mille francs de plus que les premiers.

Un autre jour elle voulut avoir une troisième voiture, une victoria. Le comte la lui donna, puis lui acheta un troisième cheval, non pour la monter, bien qu'elle se fût fait confectionner un costume d'amazone, mais pour être attelé seul à la victoria lorsqu'il lui plairait de sortir avec cette voiture qu'elle préférerait au landau.

Elle eut l'idée de donner un grand dîner qui serait suivi d'un concert et d'un bal et dont on parlerait dans les journaux.

Quarante personnes furent invitées au dîner ; des danseuses, des chanteurs, des journalistes, quelques financiers, quelques hommes du monde et quatre gros bouquets du gouvernement. Plus de deux cents personnes assistèrent à la soirée qui fut très brillante et dont tous les journaux parlèrent le lendemain.

Cette fête coûta une quinzaine de mille francs au comte, car il y eut les petits cadeaux aux éminents artistes qui avaient donné au concert un éclat tout particulier.

Enfin chaque jour amenait de nouvelles dépenses, et la bourse du comte, qu'il ne remplissait plus qu'avec de sérieuses difficultés, se vidait avec une effrayante rapidité. Il y avait déjà longtemps que, ses revenus ne suffisant plus, il avait commencé à mordre au capital. Maintenant il contractait des emprunts hypothécaires très onéreux.

Il fallait répondre aux exigences de Flora, il fallait qu'elle fût contente. C'était dans les conventions.

Et, pour le remercier et le récompenser, elle lui accordait pour toute faveur un regard et un sourire et lui donnait sa main à baiser. Et s'il se permettait de trouver que c'était peu, le regard de la danseuse changeait subitement d'expression, et l'esclave, devenu tremblant, courbait la tête.

—Je vous ai fait connaître mes conditions et vous les avez acceptées, lui disait-elle.

—Oui, mais elles sont trop dures, je ne peux plus m'y conformer.

—Comte, faites-vous aimer.

—Mais ne fais-je pas pour vous plaire tout ce qui est en mon pouvoir ?

—Je le reconnais.

—Mais peut-être n'ai-je pas fait assez jusqu'à présent. Voyons, Flora, dites-moi ce qu'il faut que je fasse ?

—Je ne le sais pas, moi.

—Ah ! tenez, dites-moi que vous ne m'aimerez jamais !

—Je ne dis pas cela, monsieur le comte.

—Pourtant...

—J'attends que mon cœur parle.

—Mais quand, quand parlera-t-il ?

—J'attends, comte, attendez aussi.

Le malheureux fou se retirait désespéré, brûlé par une fièvre ardente qui ne le quittait plus et le dévorait, accomplissant en lui, fatalement, une œuvre de destruction.

Quand il avait passée la soirée avec la jeune femme et que, avec une rigidité que rien ne pouvait vaincre, elle le congédiait, il allait retrouver ses amis au cercle ou dans d'autres lieux de réunion où souvent l'on jouait gros jeu.

Sans que ce fût chez lui une passion, le comte aimait le jeu et depuis quelque temps, comme pour chercher à oublier la cruauté de la danseuse, il s'était remis à jouer.

Il buvait aussi, il buvait de l'absinthe jusqu'à s'étourdir, et il lui semblait que dans cette demi-ivresse causée par la liqueur verte il oubliait ses ennuis domestiques et trouvait un adoucissement à ses peines.

Il ne s'apercevait pas, il ne sentait pas qu'en passant ainsi d'une surexcitation à une autre il alimentait la fièvre qui le minait lentement, sourdement, qu'il achevait de s'énerver et hâtait l'anéantissement de toutes ses facultés.

Il passait ainsi toutes les nuits, ne rentrant chez lui qu'avec le jour, pâle, défait, les yeux brillants, hagards, se courbant déjà comme un vieillard et ayant les jambes chancelantes comme s'il eût été tout à fait ivre.

IV

L'ESCLAVE

Une après-midi, vers cinq heures, Maxime vint faire une visite à Flora qui, ne lui ayant pas dit qu'il pouvait venir ce jour-là, ne l'attendait point.

La danseuse avait assisté à la répétition d'un nouveau ballet qui avait duré plus de trois heures et était rentrée très fatiguée, plus encore par la lourdeur de l'atmosphère que pour avoir dansé.

Après avoir ôté son chapeau, ses bottines et mis ses pieds à l'aise dans des pantouffes, elle s'était étendue sur un canapé, dans son boudoir du premier étage, et n'avait pas tardé à s'en dormir profondément, la tête sur un coussin et la bouche légèrement entrouverte.

Quand le comte se présenta, on ne savait pas que Flora reposait, et comme la danseuse lui avait accordé la faveur, lorsqu'elle se trouvait seule, de ne pas se faire annoncer, Augustine et Ali, qui se trouvaient tous deux au rez-de-chaussée, le laissèrent monter en lui disant :

—Mademoiselle est rentrée, il y a à peine vingt minutes, vous la trouverez dans le petit salon.

Maxime ne crut pas devoir s'annoncer en frappant ; il ouvrit doucement la porte du boudoir, entra et s'arrêta aussi tôt à la vue de Flora endormie. Il referma la porte, fit quelques pas en avant, puis s'arrêta de nouveau, hésitant.

Flora ne faisait pas un mouvement ; on entendait le bruit léger et régulier de sa respiration et il sembla au comte qu'il ne l'avait jamais vue aussi belle, aussi adorable qu'elle l'était dans son sommeil. Et cessant d'hésiter, à petits pas, retournant sa respiration devenue haletante, il s'approcha du canapé.

Voyant que Flora ne se réveillait pas, il s'enhardit encore ; il s'agenouilla, et de la hardiesse passant à l'audace, il s'inclina, s'inclina encore, sentit la douce haleine de la jeune fille se répandre sur son visage comme un parfum capiteux, enivrant, et sur la jolie bouche entrouverte, il colla ses lèvres.